

ses éperons, il ne fit que le fatiguer. Il y avait donc impossibilité physique. Le ridder plongeait son œil perçant dans l'obscurité afin de voir en quel lieu il se trouvait : la nuit était si profonde qu'on distinguait à peine les objets. Seulement il aperçut au loin sur le ciel sombre, dans la direction d'Arleux, une tache rougeâtre pareille à la réverbération d'un incendie. Cette découverte lui causa quelque inquiétude.

Voyant donc qu'il ne pouvait triompher de l'obtination de son cheval, il mit pied à terre. Mal lui en prit, car il enfonça soudain jusqu'au-dessus du genou dans une bourbe tellement épaisse qu'il se trouva pour ainsi dire cloué à terre : ses grandes bottes semblaient rivées au sol. Le ridder était un homme hardi et prudent à la fois, comme le sont les Flamands ; il repoussa de suite un mouvement de colère insensée et s'efforça d'observer avec calme et sang-froid le lieu où il se trouvait.

Ce moyen lui réussit mieux que le premier. Il finit par apercevoir une clarté pâle pareille à celle que prend la surface de l'eau dans les nuits sombres. Le cheval avait donc dévié de sa route et s'était enfoncé dans les terrains bourbeux au bord des tourbières. Cette clarté d'acier dépoli n'était donc autre chose qu'une des vastes claires qu'on rencontre de Paluel à Brunemont.

Le ridder chercha à s'orienter. Le résultat de ses réflexions fut qu'il ne s'était pas beaucoup écarté de sa route et qu'il se trouvait probablement au bord de la *claire des Rios* (1), ainsi nommée parce que de nombreux ruisseaux s'échappent de son vaste bassin. A quoi lui servait-il d'avoir constaté sa position ?

Heureusement pour lui il se souvint alors qu'un affûteur de Brunemont, nommé Van-Hoëk, rôdait presque toutes les nuits dans ces environs. Cet homme demeurait sur le domaine du margrave, mais son humeur farouche et vagabonde l'entraînait toujours hors des occupations régulières. Tantôt il giboyait avec les chasseurs à la hutte ; tantôt, caché dans le creux d'un aune chevelu, il affûtait son arquebuse entre deux branches et attendait que quelque grasse loutre vint barboter au bord de la claire.

Le ridder mit donc ses deux mains à sa bouche en forme de porte-voix et cria de toute la force de ses robustes poumons :

—Van-Hoëk ! Van-Hoëk !

Mais rien ne lui répondit, rien excepté la rafale qui se lamentait dans les oseraies des claires.

Pour surcroît de malheur, le vent depuis une heure soufflait d'Écosse, comme on dit en Flandre, ce qui signifie qu'il venait du nord. Le temps tournait à la gelée, et le ridder de Rakenghem sentait une humidité glacée lui pénétrer les jambes. Son cheval n'était pas plus à l'aise, et poussait à diverses reprises des hennissements plaintifs.

Le cheval fut plus heureux que l'homme, car on entendit une voix du milieu de la claire des rios s'écrier d'un ton rude :

—Ohé ! qui va là ?

—C'est moi, Van-Hoëk ! répondit le ridder.

—Qui diable chevauche à cette heure dans les bourbes au

(1) Mot espagnol qui signifie rivière. On trouve encore fréquemment dans le patois actuel de la Flandre d'harmonieux mots espagnols qui brillent enchâssés dans ce rude idiome comme des diamants sur le manche de fer d'un poignard de Tolède. Ce sont, avec les monuments religieux, les derniers vestiges de cette domination féconde qui a prêté à la Flandre toute la poésie dont elle étincelle aujourd'hui.

risque d'aller boire son dernier coup ? reprit Van-Hoëk. Est-ce point vous, monsieur le ridder de Rakenghem ?

—Oui, c'est moi, mon homme. Moi et mon cheval nous sommes embourbés. Viens m'aider, la nuit est noire.

—Noire tout de même ! dit Van-Hoëk. Je suis à vous, seigneur ridder.

Le profil aninci d'une barque glissa silencieusement sur le sombre miroir de la claire des rios et disparut derrière une touffe d'oseraies. Un instant après, l'affûteur sauta sur l'étroit sentier dont s'était écarté le cheval du ridder. Il prit trois ou quatre fagots abandonnés par des tourbiers et les jeta sur la bourbe ; il se fraya ainsi un chemin à peu près solide jusqu'à l'endroit où se trouvait le ridder. Il saisit le cheval par la bride, le tira vigoureusement, et après l'avoir excité de la voix et du geste, il parvint à le remettre sur le chemin. Il prêta ensuite son aide au cavalier qui, parvenu à dégager une de ses jambes au risque d'abandonner sa botte, posa le pied sur les fagots et parvint, en s'attachant au poignet vigoureux de Van-Hoëk, à reconquérir le libre exercice de son autre pied.

Cette opération terminée, le ridder de Rakenghem récompensa Van-Hoëk et remonta à cheval.

—Si vous retournez à la tour de Forestel, seigneur ridder, dit Van-Hoëk en s'éloignant, vous n'aurez pas besoin de torche pour éclairer votre route.

Et il étendit le bras vers Arleux.

Le ridder de Rakenghem se souvint alors de cette réverbération rougeâtre qu'il avait aperçue au ciel ; il tourna de nouveau son regard dans cette direction.

L'incendie, car on ne pouvait plus douter de la nature de cette clarté, avait fait d'immenses progrès. Le vent du nord chassait vers le sud des nuages de fumée épaisse d'où sortaient des flammes gigantesques. On les voyait ondoyer comme le panache d'un casque et lécher le ciel de leurs langues sanglantes. Des flots d'étincelles bondissaient en pétillant de ce vaste foyer qui répandait dans la nuit sombre, sur les plaines et les marécages, une lueur fantastique et lugubre.

—Le feu est aux maisons d'Arleux, s'écria le ridder de Rakenghem.

—Ma foi oui, répondit tranquillement l'affûteur ; c'est la ferme de Monté-Couvé qui brûle... Il faut bien que tôt ou tard ce qui a été bâti par le diable retourne au feu (1).

(1) Ce passage fait allusion à une légende très-répandue en Flandre et que l'on applique, je crois, à plus d'une habitation. Voici la version la plus connue, telle qu'elle nous a été dite un jour en cheminant de Marquion à Arras :

A deux lieues de Vico-en-Artois, frontière de Flandre, il existe une vieille et vaste ferme au pignon de laquelle il manque une brique. Mon compagnon de route brave cultivateur qui s'en allait vendre un chariot de grains à la ville, me le fit observer et me conta ce qui suit :

« Il y avait une fois un fermier riche, très-riche ; mais des bandits survinrent, lui volèrent son argent, lui ravagèrent ses champs et incendièrent sa maison. Il se trouva sans un sou pour payer ses fermages et reconstruire sa ferme. Abrisés, lui, sa femme et ses enfants, dans une mauvaise étable qui avait échappé aux flammes, ils perdaient le temps en vaines lamentations, oubliant le sage proverbe qui dit : *Aide-toi et Dieu t'aidera*. Enfin, exaspéré par le malheur, le fermier s'écria dans un moment d'aberration :

«—Je donnerais mon âme au diable s'il voulait rebâtir ma ferme avant que le coq ne chante !

« A peine avait-il prononcé ces paroles qu'un homme de mauvaise mine, vêtu en maître maçon, entra et dit au fermier :

«—Tu m'as promis ton âme si, avant le chant du coq, ta ferme était rebâtie : j'accepte le marché ; songe à tenir le tien !